

FRANCO NERO | MARTIN BALSAM | MARILÙ TOLO

CONFESSION D'UN COMMISSAIRE DE POLICE AU PROCUREUR DE LA RÉPUBLIQUE



UN FILM DE
DAMIANO DAMIANI





TAMASA présente

CONFESSION D'UN COMMISSAIRE DE POLICE
AU PROCUREUR DE LA RÉPUBLIQUE

un film de **Damiano Damiani**

Italie • 1971 • 1h48

sortie en salles le 6 avril 2022

Presse

Joana Ferreira

01 43 59 01 01

programmation@tamasadistribution.com

Distribution

TAMASA

01 43 59 01 01

chloe@tamasadistribution.com

www.tamasa-cinema.com

TAMASA - 5 rue de Charonne - 75011 Paris



La radiographie impitoyable d'une société
livrée à ses véritables maîtres."

Marcel Martin



Depuis des années, le commissaire Bonavia tente de coincer Ferdinando Lomunno, un riche promoteur de Palerme, mafieux dont la liste des crimes est aussi longue qu'éloquente. Grâce à son influence et à ses connexions, chaque arrestation de Lumunno se solde par une rapide libération. Ecœuré par cet état de fait et décidé à agir radicalement, Bonavia va employer des moyens pour le moins à la limite de la légalité...

Le film et la mafia

par Damiano Damiani

Le jour où l'on a présenté le film à tout ce que Rome compte de hauts magistrats et parmi eux le procureur général de la République lui-même, un silence de plomb est tombé lorsque les lumières se sont rallumées. Et puis les premières remarques ont fusé. « Très bien ! Très bien ! » : se sont écriés les jeunes juges maoïstes. J'ai vu le procureur général se lever, impassible, et quitter la salle. À partir de cette minute, je n'en menais pas large. Je savais que je risquais de tomber sous le coup d'une loi pour offense à magistrat.

Une heure plus tard lorsque que nous sommes tous sortis, je m'attendais à voir les carabinieri. Mais l'homme qui s'avança vers moi c'était le procureur général, qui m'avait attendu dehors pendant une heure, pour me dire : « Votre film me plaît. Je tenais à vous le dire, mais pas devant tous ces hurluberlus contestataires ».

Peu de temps plus tard j'eus un autre choc. C'était en mai 1971. J'étais au café Rosati, à Rome et j'y attendais le commissaire de police de Palerme avec lequel je devais déjeuner. Un homme qui m'avait beaucoup aidé pour le tournage du film, me prêtant des voitures de police, alors qu'il savait parfaitement que je préparais une œuvre sévère pour la Mafia et les institutions italiennes. Mais qui m'avait simplement dit à l'époque dans un sourire : « Ne nous traitez pas trop mal ! ». Mais ce jour-là au café Rosati je ne l'ai pas vu arriver. J'ai su plus tard pourquoi. Il était en route pour notre rendez-vous lorsqu'il apprit que le procureur général de Palerme, Pietro Scaglione, venait d'être abattu en pleine rue, tué avec son chauffeur. Alors qu'il avait repris le premier avion pour la Sicile.

Dire que, deux mois plus tôt on avait fêté la première de mon film à Palerme, parfaitement, en pleine capitale de la Mafia. Tout le monde était venu du maire aux policiers. Seul Scaglione avait fait défaut. Discret prudent, un homme qui depuis douze ans arrangeait les affaires de la justice dans un pays difficile. C'est un peu le procureur Malta de mon film.

Pourquoi l'a-t-on tué ? Parce que Rome avait décidé de la transférer ailleurs. Or il y a des secrets qui ne doivent pas sortir. À Palerme, on pouvait contrôler Scaglione. Donc Scaglione ne pouvait pas partir. C'est la loi. La loi de la Mafia qui règne partout en Sicile et qui pèse même sur les individus qui se battent contre la Mafia. Ainsi le commissaire de mon film, poignardé par des détenus, refuse de les dénoncer. Et sa façon de tuer le chef de la Mafia, en vengeur solitaire, c'est encore un réflexe de mafioso.

Et ne croyez pas que la Mafia se cache. En Sicile, elle est fière d'exister. Contre les Romains, les « étrangers », elle se considère comme un vrai gouvernement. C'est un chef de la mafia qui m'a conseillé utilement m'ouvrant les portes de l'hôpital psychiatrique. Et lorsque mon film est sorti j'ai reçu des menaces anonymes qui me firent d'abord frémir, mais un homme de la Mafia m'a dit : « Crois-moi cela ne vient pas de nous ! Quand nous avons décidé de frapper nous nous ne prévenons jamais ! »

Propos recueillis par Philippe Bernet - *L'Aurore*





A la lisière du documentaire

par Damiano Damiani

Ne sont purement imaginaires dans ce film, que la relation entre le commissaire et le substitut du procureur. Le portrait du commissaire est lui la synthèse de divers policiers siciliens que j'ai connus, et qui étaient disons professionnellement frustrés. Ils arrêtaient des chefs de la mafia et les tribunaux les relâcheraient peu de temps après. J'ai donc imaginé ce commissaire qui se rend compte qu'il est l'instrument du pouvoir sans en avoir pourtant aucun. Les autres événements viennent directement de la chronique sicilienne, événements assez anciens déjà. Le cas du syndicaliste est l'histoire d'un chef du Parti communiste, blessé par le chef de la mafia sicilienne dans un petit village en 1945. Tout s'est passé comme je le montre. Ils sont restés de longues heures sur la place du village. 7 à 8 syndicalistes ont ainsi été tués en Sicile. La mort du petit témoin est aussi authentique, à la différence qu'on le tua par une piqure. Ce qui est récent, c'est tout ce qui appartient à l'intérêt économique de la mafia dans le grand plan d'urbanisme de la ville de Palerme, et que toute cette spéculation immobilière se fait avec la complicité de la classe au pouvoir qui elle a aussi beaucoup de choses à gagner. La démocratie chrétienne est ainsi enchaînée dans le sud de l'Italie. Le plan d'urbanisme de la ville de Palerme repose sur une affaire de 800 milliards de liras. Or, on n'a donné des permis de construire qu'à 5 ou 6 personnes, propriétaires de petites boîtes et qui sont en fait des hommes de paille. Dans la mesure où des affaires louches se trament entre politiciens et spéculateurs et que ce ne sont pas des affaires à mettre sur papier, la justice ne peut en aucun cas intervenir si une personne refuse de faire respecter les contrats, de faire ce qui était prévu. Alors on a recourt à une autre façon de faire respecter les contrats, la loi de la mafia, d'où son pouvoir accru. Si on ne traitait pas encore beaucoup ce problème c'est parce qu'on faisait des films réformistes où l'on disait qu'il fallait avoir de bons commissaires de police, des magistrats honnêtes alors qu'en fait il faut avoir des structures sociales honnêtes.

Propos recueillis par Gérard Langlois - *Les Lettres Françaises*





L'art est contestataire

Entretien avec Damiano Damiani

Depuis quelques années, de nombreux cinéastes italiens attaquent le « système » et les dessous brumeux de la vie politique. Croyez-vous que cette véritable offensive ait donné des résultats ?

Selon moi, ils sont indéniables. Voici longtemps que le cinéma est en Italie une sorte de crible social, un témoin de son développement et de ses crises. Le néo-réalisme a aussi été un témoignage social et nous sommes tous issus du néoréalisme, dans le sens d'une opposition au cinéma hollywoodien, en donnant toute l'importance à l'auteur réalisateur, et non au budget et à la star. Le résultat est que nous pouvons aujourd'hui tout dire. Nous en étions naguère en Italie au Concile de Trente, à la condamnation de la Réforme, aux sujets tabous. Après la guerre, les institutions d'Etat étaient en Italie, intouchables. On n'eût pu faire un film comme le mien ou celui d'Elio Petri, *Enquête sur un citoyen au-dessus de tout soupçon*. C'est le cinéma qui dans une grande mesure a contribué à une prise de conscience du public. Il y a sa large part, et non seulement le film « engagé », mais aussi certaines bandes comiques de Totò et de Fermi ou aussi ceux de Fellini. Tout ce qui est anticonformiste, c'est-à-dire libre de toute contrainte est important. L'art doit toujours être contestataire à l'égard du pouvoir politique, quel qu'il soit. C'est pourquoi la position constitutionnelle de l'art est d'être dans l'opposition. Ou, si vous préférez, la position de la politique est toujours d'asservir l'art à son profit, à titre de publicité pour avoir l'approbation populaire. Il suffit de s'en convaincre, de voir ce qui se passe en Union soviétique. On ne peut critiquer le gouvernement ni ses erreurs. L'homme politique ne peut comprendre que l'œuvre d'art ne puisse suivre une « ligne générale » mais seulement la ligne particulière de son créateur. Pour l'homme politique l'art doit être programmé. Lorsqu'il sort du programme, il devient dangereux. Et il n'y a pas d'arrangement possible. Il ne peut y avoir que lutte ou soumission. Et l'histoire de l'art et de l'artiste est résumée par ces deux mots. Voyez l'histoire d'Italie nous avons Leonard de Vinci, des Michel-Ange mais pas de Molière, parce qu'il avait été décidé que les arts plastiques étaient sans danger, alors que l'écriture pouvait mettre le feu. Cela vous permet de juger de l'importance historique du mouvement réaliste du cinéma italien.

Quand Petri a fait son *Enquête*, il a eu très peur de la police, quand j'ai fait *Confession*, j'ai eu peur des magistrats. Nous avons obtenu une grande victoire en prouvant au public que désormais nous avons le droit de tout dire.

La liberté d'expression constitue un avantage inestimable : mais les choses ont-elles changé pour autant ?

En raison des critiques faites par le cinéma, par la presse aussi, les magistrats se posent la question que je pose dans mon film : un magistrat doit-il être respectueux de n'importe quelle loi ou doit-il se demander si la loi est juste et bonne pour son pays ? En toute équité, il faut ajouter que le problème dans sa genèse remonte au procès de Nuremberg où la question s'est posée sur l'obéissance aveugle aux ordres reçus de plus haut. Un magistrat ne peut être un produit de laboratoire stérilisé et chimiquement pur. Tout cela prouve que l'Italie connaît une crise morale. Crise très positive à mon avis.

La Croix - 14 février 1972





La Sicile est le miroir de l'Italien
mais le tain du miroir est pustuleux.. "

Damiano Damiani



Dans la presse

Damiani nous offre à propos d'une « simple enquête » une radiographie impitoyable d'une société livrée à ses véritables maîtres. Dépassant l'anecdote, le réalisateur a su faire un film très précisément politique.

Marcel Martin, *Les Lettres Françaises*

Damiano Damiani dirige de main de maître ce réquisitoire sans illusions et avoue que s'il a pu mener à bien son entreprise, c'est parce que la Mafia a bien voulu le permettre. Le film ne démontre-t-il pas sa toute-puissance ? La Mafia c'est un gouvernement clandestin qui se fout bien de l'officiel. Sa loi : le profit, le silence. Sa sanction : la mort.

Michel Duran, *Le Canard Enchaîné*

Le ton est sec, carnassier. Aucune coquetterie, un style narratif, net comme un rapport où les quelques retours en arrière se glissent comme des rappels indispensables.

Henri Rabine, *La Croix*

Qui est Damiano Damiani ?

Damiano Damiani est né le 23 juillet 1922 à Pasiano, dans le Frioul. Après avoir étudié les Beaux-Arts à l'Académie de Brera, il travaille comme dessinateur de bandes dessinées et comme peintre avant de s'orienter vers le cinéma où il débute, en 1946, comme décorateur. Il fait ses premières armes avec le cinéma néoréaliste.

À partir de 1953, Damiani mène également une activité de scénariste. Il collabore à de nombreux films tels que : *Chronache di poveri amanti* (Carlo Lizzani, 1954), *I Misteri di Parigi* (Fernando Cerchio, 1957), *La Venere di Cheronea* (Giorgio Rivalta et Victor Tourjansky, 1957), *I Cosacchi* (Giorgio Rivalta et Victor Tourjansky, 1959) ou *Il Sepolcro dei re* (Fernando Cerchio, 1960).

Passé derrière la caméra à partir de 1959 (*Jeux précoces*), Damiano Damiani réalise l'adaptation à l'écran des romans *L'île des amours interdites* (1961), d'Elsa Morante, et *L'Ennui* (1963), d'Alberto Moravia. Puis, il réalise des films à la limite du fantastique avec *La Rimpatriata* (1962) et *Une jeune fille plutôt compliquée* (1968). Passionné, curieux et avec un goût certain de la polémique, son cinéma a rassemblé dès les années 1960, la critique, le grand public et la gauche laïque italienne.

Au terme des années soixante, sans pour autant abandonner l'analyse psychologique et l'approche comportementale, il donne à son cinéma une orientation socio-politique. Le mouvement s'amorce avec *El Chunchu* (1966), premier des « westerns zapata » montrant la mainmise des États-Unis sur l'Amérique Latine et considéré par la critique italienne comme le premier film anarchiste transalpin, et *La Mafia fait la loi* (1968), qui dénonce la collusion du pouvoir politique avec l'organisation criminelle. Après une nouvelle étude de mœurs, *Una ragazza piuttosto complicata* (1969), il enchaîne une série de films au fort engagement politique qui analysent les mécanismes du pouvoir sous toutes ses formes et ses corollaires (corruption, manipulation, assassinat, etc.) par le biais de l'expérience d'un individu pris dans les engrenages d'une machine qui, inexorablement, le broient, avec notamment *Confession d'un commissaire de police au procureur de la République* (1971) et *Un juge en danger* (1977).

Quoique amené, par la suite, à tourner des films de divertissement : *Un génie, une cloche, deux associés* (1975), œuvre anti-raciste et anti-militariste traitée sur un ton humoristique, *Goodbye e amen* (1977), *Amityville II* tourné aux Etats-Unis (1982), Damiani n'abandonne pas ses préoccupations, que ce soient les conflits psychologiques : *Il sole buio* (1990), ou les pouvoirs politique et judiciaire ainsi que le rôle de la Mafia : *Un uomo in ginocchio* (1978), *L'avvertimento* (1980), *Pizza Connection* (1985), *L'enquête* (1986), *L'angelo con la pistola* (1992), *Alex l'ariete* (2002).

Dans les années 80, Damiani se tourne vers la télévision où il dirige *Parole e sangue* (1982), la mini-série *La Mafia* (*La Piovra*, 1983), *Le Train pour Petrograd* (*Il Treno di Lenin*, 1988), *Una Bambina di troppo* (1994) et *Ama il tuo nemico* (1999).

Il meurt à Rome le 7 mars 2013.



Générique

Titre original

Confessione di un commissario di polizia al procuratore della repubblica

Réalisation Damiano Damiani

Scénario Damiano Damiani, Fulvio Gicca Palli, Salvatore Laurani

Directeur de la photographie Claudio Ragona

Son Franco Groppioni

Montage Antonio Siciliano

Costumes Lucia Costantini

Musique Riz Ortolani

Produit par Mario Montanari et Bruno Turchetto

Production Euro International Films

Italie • 1971 • 1h48 • Scope • Couleur • DCP version restaurée 4K • Visa 39038





Franco Nero Traini, le substitut du procureur
Martin Balsam Commissaire Giacomo Bonavia
Marilù Tolo Serena Li Puma
Claudio Gora le procureur Malta
Luciano Lorcas Ferdinando Lomunno
Giancarlo Prete Giampaolo Rizzo
Arturo Dominici Maître Canistraro
Michele Gammino Gammino
Adolfo Lastretti Michele Li Puma
Nello Pazzafini le prisonnier
Calisto Calisti un mafieux

